

Le clan des vignes

Du même auteur

Déséquilibre, Le Lys Bleu Éditions, 2024

Gérard Cohadier

Le clan des vignes

Roman



LE LYS BLEU

Bleu nuit

La collection Bleu nuit est consacrée aux crimes glaçants, aux enquêtes troublantes, au suspense psychologique ou au noir teinté de poésie... Chaque roman fait battre le cœur plus vite, trembler les mains ou douter de ses proches en pleine nuit.

© Le Lys Bleu Éditions, Paris, 2026

www.lysbleueditions.com
contact@lysbleueditions.com

ISBN : 979-10-440-4430-3

À la mémoire de mes parents

Prologue

Au cœur des vignes
Été 2004

De longs voiles nuageux flânaient dans le ciel de cette nuit d'été. Un croissant de lune diffusait une lumière tamisée sur les vignes qui semblaient danser au fil des ondulations du terrain. Les orages de ces derniers jours avaient fait place à une douce chaleur encombrée d'humidité. Le vent faisait une pause, la nature reprenait son souffle et les oiseaux de nuit déployaient leurs ailes à la recherche d'une proie dans le silence parfois troublé par le cri d'un des leurs. Il n'y avait pas meilleure nuit pour se glisser discrètement au cœur des rangées de ceps feuillus et ployant sous leurs fruits gorgés de soleil. Plus loin, comme des ombres menaçantes, se dessinaient les toits des bâtiments annexes du domaine.

Le sol était détrempé par endroits et il fallait faire attention de ne pas glisser. La progression était lente, mais régulière. Gaël connaissait bien le domaine et n'en était pas à son coup d'essai.

Arrivé au bout des vignes, il fit signe de s'arrêter. Il y avait une vingtaine de mètres à franchir à découvert pour atteindre le bâtiment visé.

— C'est bon, on peut y aller ! glissa-t-il à voix basse en s'élançant.

Kevin s'élança à son tour. En quelques foulées, les deux silhouettes flottant dans la demi-pénombre avaient fait le tour du bâtiment.

— C'est là ! dit Gaël en montrant une lucarne accessible depuis le toit d'un appentis accolé au bâtiment principal.

L'endroit était discret, à l'opposé du domaine, à l'abri des regards. Pas un bruit, aucun signe de vie. Sans un mot, Kevin agrippa le tuyau

de descente de la gouttière et, à l'aide de ses pieds, grimpa à la manière d'un singe, tandis que Gaël usait de sa souplesse pour le rejoindre. Aussitôt sur le toit, ils s'allongèrent pour reprendre leur souffle et restèrent un moment à plat ventre à regarder les vignes s'étendre au loin. À la lueur blafarde de la lune, celles-ci ressemblaient aux vagues argentées d'une mer cotonneuse. S'ils n'avaient pas été dans une situation illicite, ils seraient bien restés plus longtemps à admirer le paysage. Mais ils n'étaient pas venus pour cela et il valait mieux ne pas traîner.

Gaël rampa jusqu'à la lucarne pour l'ouvrir. Un nuage chargé de restes d'orage obscurcit momentanément la scène et rendit l'opération délicate. Mais il était déjà venu une fois et il réussit à soulever la vitre sans trop de difficulté.

— J'accroche la corde. Fais gaffe en descendant, il y a une poutre pas très loin.

— T'inquiète !

Kevin regarda son ami disparaître, jeta les sacs par l'ouverture et s'engouffra à son tour.

Déjà, Gaël inspectait le local à la lueur de sa lampe torche. Rien n'avait changé depuis sa précédente visite. Devant lui, le bar sobrement décoré où il avait participé à une dégustation, prétexte qui lui avait permis de prendre des repères pour ses visites nocturnes. Dans un coin, un vieux pressoir montrait ses cicatrices, séquelles d'un passé laborieux et, au fond, dans un renforcement, un espace plus intime, avec une table basse, un canapé et des fauteuils. Cet endroit devait être réservé aux hôtes de marque. Les odeurs caractéristiques de vin et de terre s'entremêlaient délicieusement.

Gaël était déjà venu, deux mois auparavant. Un coup d'essai. L'opération lui avait paru d'une étonnante facilité, mais seul, il n'avait pu emporter que trois bouteilles, et encore, il en avait cassé une en redescendant du toit. Cette fois, avec Kevin, il avait bien l'intention de repartir avec un butin plus conséquent.

— Viens, c'est par là !

Gaël se dirigea vers un local qu'il avait repéré lors de la dégustation et où étaient entreposées des bouteilles. Bien sûr, ce n'était pas la cave du viticulteur, mais il y avait quand même de quoi trouver son bonheur.

Chacun sortit aussitôt de son sac en toile un carton à bouteilles qu'ils assemblèrent.

— On prend quoi ?

Gaël n'était pas un connaisseur, mais il avait retenu vaguement les explications du viticulteur.

— Si tu trouves des grands crus, c'est mieux !

Il n'était pas très facile de lire les étiquettes à la lueur des lampes torches.

— Grand vin de bordeaux, c'est bien ? demanda Kevin.

— Bah ouais ! Grand vin, ça doit être bien, non ?

Après quelques minutes à tourner et retourner les bouteilles dans les casiers, les cartons étaient remplis. Ils les scotchèrent solidement et les mirent dans les sacs en toile. Gaël regarda sa montre : 2 h 16.

— C'est bon pour toi ?

— Ouais !

— Alors, on se casse !

Kevin agrippa la corde et remonta sur le toit à la force des bras. Gaël attacha le premier sac que son ami hissa avec précaution. Puis ils remontèrent le deuxième sac et, enfin, Gaël grimpa à son tour et releva la corde. Puis, il referma soigneusement la lucarne et se retourna vers son ami. Ils purent enfin laisser exploser leur joie d'un rire étouffé.

Les nuages s'étaient dissipés, le ciel s'était éclairci et le croissant de lune leur parut plus proche. Les rangées de vignes se dessinaient maintenant clairement. Ils prirent une bonne respiration : la vie était belle.

La descente du toit se fit sans encombre. Ils prirent leur sac dans les bras et, après avoir vérifié que la voie était libre, ils s'élancèrent vers les vignes pour se mettre rapidement à l'abri.

— N'oublie pas, dit Gaël, qui avait du mal à suivre, au bout il faut prendre à gauche pour éviter la ravine !

I

Paris, 2024

Un vendredi soir, fin janvier

Les frappes s'enchaînaient, rapides, violentes, vives comme des coups de poignard. Elles résonnaient d'un son mat et sec auquel répondait le crissement aigu des chaussures sur le sol. La chaleur devenait insupportable, l'air lui manquait, la tête lui tournait, la sueur lui brûlait les yeux, mais Paul résistait, il ne voulait pas s'avouer vaincu, pas si vite. Pourtant, il sentait ses forces faiblir, le goût du sang lui monter dans la bouche. Il devait réagir. Il changea de tactique et passa aveuglément à l'attaque, pour durer, relancer, espérer. Il crut pendant quelques instants reprendre le dessus, mais il comprit rapidement qu'il luttait en vain, que la fin était proche, inéluctable. Il se retourna, se raidit et frappa encore une fois, mais le coup vif et précis de son adversaire l'amena au sol sur une glissade désespérée pour renvoyer la balle. Point, jeu et match. Le squash, c'est dur.

Il se releva, sourit et serra la main à Fabien.

— Belle partie ! lui lança son ami.

Paul serra les dents, hocha la tête en guise de réponse et chassa d'un revers de main les torrents de sueur qui lui balayaient le visage.

— Tu as le temps de prendre un verre ? demanda Fabien.

— Ouais, je prends une douche, j'arrive !

Le rythme d'un avocat en droit des affaires n'est pas de tout repos. Sans cesse sur la brèche à dispenser des conseils, définir des stratégies, consolider des analyses, prévenir des risques juridiques, régler des contentieux ou bien encore gérer des dossiers de fusion ou d'acquisition.

Paul s'y donnait à fond et traversait la vie comme une toupie lancée à vive allure, rebondissant sur toutes les couches de la société. Il se dépensait sans compter.

Il tourna légèrement le robinet thermostatique pour augmenter la température de l'eau.

Sa bouée, sa respiration, c'étaient ces parties de squash du vendredi soir avec son collègue. Une respiration toute relative s'il considérait les efforts qu'il devait fournir pour garder le rythme. Fabien avait dix ans de moins que lui, et si au début il arrivait facilement à le battre, ce n'était plus le cas maintenant. Les progrès techniques de Fabien et surtout sa jeunesse et sa force avaient renversé la donne.

Il resta un bon moment à profiter des bienfaits de l'eau chaude ruisselant sur son corps. Ses muscles endoloris se détendaient progressivement.

Le stress de la semaine s'évaporait comme la buée qui dansait autour de lui. Elle avait été chargée de dossiers complexes, comme d'habitude en fait. La routine, quoi. Malgré tout, il se demandait pourquoi la femme qui était venue le voir quinze jours auparavant n'avait pas honoré son rendez-vous de cet après-midi. C'était la première fois que cela lui arrivait. C'était bizarre, il n'avait pas l'habitude de traiter des dossiers de particuliers. Cela l'avait fortement contrarié. « Écoute, lui avait dit Fabien, ce n'est pas grave, ça arrive. Un contretemps sans doute. Tu verras ça lundi. »

Il ferma le robinet et sortit s'essuyer.

— T'es bientôt prêt ? lui lança Fabien.

— Ouais, je m'habille, j'arrive !

— Dépêche-toi, ça va bientôt fermer !

Paul salua deux types qui sortaient du club-house au moment où il y pénétrait. Il regarda vite fait sa montre : 22 h 27. Ils n'avaient pas beaucoup de temps avant que celui-ci ne ferme. Dernier client à cette heure avancée, Fabien l'attendait au bar, un Tonic devant lui.

— La même chose, Antonio, s'il te plaît !

Les parties de squash servaient d'exutoire aux soucis de la semaine. Englués dans les affaires, leur vie sentimentale s'en trouvait perturbée. Fabien s'accrochait à une belle rousse et Paul butinait par-ci par-là. La conversation tournait souvent autour des amours contrariées de Paul.

Autant il était performant sur le plan professionnel, autant il était maladroit sur le plan sentimental. Quand il réussissait à garder une relation amoureuse plus de trois mois, il s'estimait chanceux. Mais cette fois, il y croyait. Il était temps, à son âge. Cécile, un si joli prénom. Il avait fait sa connaissance en traitant un dossier de partenariat délicat. Une femme dynamique, PDG d'une entreprise de confection pour des marques de luxe renommées. Ils s'étaient vus, revus, des sentiments avaient émergé et, aujourd'hui, ils avaient décidé de partir en week-end pour visiter un château de la Loire. Faut dire que, pour une fois, il ne s'était occupé de rien, ce qui était sans doute la clé de la réussite.

— Alors, vous partez où ? demanda Fabien.

— C'est une surprise !

— Tu ne lui as pas dit ?

— Non, c'est elle qui ne m'a pas dit où nous allons.

Fabien ne put s'empêcher de sourire. Il ressentait de l'excitation chez son ami.

— Mais tu n'es pas curieux ?

— Si, bien sûr, mais une surprise est une surprise !

Fabien n'insista pas, c'était la première fois qu'il voyait son ami dans un tel état. Il enchaîna sur les Jeux olympiques qui se profilaient.

Paul s'intéressait principalement aux sports pratiqués avec des raquettes. Et encore, c'était limité. En plus du squash et du tennis, il suivait depuis peu le padel. Pour le reste, il n'y connaissait pas grand-chose. Fabien, lui, était un amoureux du rugby. Il voyait déjà la France en finale et s'étonnait de l'ignorance de son ami.

— Franchement, je n'y comprends rien !

— Quand même, tu as déjà entendu parler de Dupont ?

— Avec un T ou avec un D ? plaisanta Paul.

— Ah oui, très drôle !

Antonio se retenait de rire en nettoyant le bar.

Paul étant imperméable aux règles des en-avant, mauls, rucks, turnovers et autres subtilités du rugby que Fabien tentait désespérément de lui expliquer, la conversation dériva sur les différents sports présents aux Jeux et sur le nombre de médailles espéré. Fabien s'appuyait sur des chiffres parus dans la presse. Pour Paul, c'était comme lire l'avenir dans du marc de café.

L'heure tournait et Antonio leur signifia gentiment qu'il devait fermer. Fabien se leva. Il s'apprêtait à payer, mais Paul le retint.

— Non, laisse, c'est pour moi.

Dehors, un froid sec leur piqua le visage et les revigora, gommant les efforts de la partie de squash ainsi que la fatigue accumulée tout au long de la semaine.

— T'es garé où ? demanda Fabien.

— Au parking, comme d'habitude.

— Bon, moi, je suis à l'opposé. Salut, à lundi. Et bon week-end ! ajouta-t-il en partant de son côté.

— Salut !

Les rues menant au parking étaient peu éclairées et désertes à cette heure tardive, mais Paul aimait ce calme qui le changeait de son quotidien. Il releva le col de son blouson et s'avança dans la pénombre l'enveloppant. Comme des falots gardiens de la nuit, de pâles lumières émergeaient par-ci par-là des fenêtres des couche-tard. Il pensa à Cécile et au week-end qui l'attendait. Il se demandait quelle en serait la destination. Il allait tourner à gauche quand il lui sembla entendre des pas derrière lui. Il se retourna. Il n'y avait personne. Sans doute l'écho de ses pas dans le silence de la nuit. Il prit une bonne respiration et repartit tranquillement. Il en avait connu des périodes difficiles dans sa vie, mais cette fois, il voyait en Cécile l'étoile qui le guidait vers le bonheur. Une femme comme il les aimait. Belle, douce, bien sûr, mais aussi intelligente, à l'écoute et sachant prendre des décisions dans les moments importants. Il n'avait pas fait vingt mètres qu'il lui sembla entendre de nouveau des pas derrière lui. Il s'arrêta, se retourna et crut apercevoir une ombre disparaître furtivement sous un porche. Il aurait juré que c'était une femme. Il resta immobile un moment, cherchant à discerner dans la pénombre le moindre mouvement, à percevoir le moindre bruit, mais seul le froid se faisait sentir et le ramena à la raison. Son imagination devait lui jouer des tours. Qui pourrait bien le suivre ? Il frissonna. Il commençait à avoir froid. Il repartit et accéléra le pas, l'entrée piétonne du parking n'était plus très loin.

La grille de la descente au parking avait de nouveau été forcée. L'endroit était mal fréquenté. Des jeunes squattaient les lieux en journée pour consommer de la drogue. Il descendit prudemment les quelques marches menant à la machine permettant de payer et de valider la sortie. Un néon crasseux diffusait une lumière blafarde. Des tags obscènes couvraient les murs. Au moment où il insérait son ticket, il lui sembla entendre un bruit venant des entrailles du parking. Il tendit l'oreille, mais aucun son ne lui parvint. Sans doute un bruit de porte sous l'effet du vent. Il se sentit ridicule et paya. Les escaliers descendant aux étages inférieurs étaient sales et des odeurs âcres d'urine prenaient à la gorge. Paul s'engouffra dans cet univers glauque en repensant malgré tout aux remarques que lui avait faites Fabien. Si le parking avait l'avantage de ne pas lui faire perdre un temps précieux pour trouver une place et de risquer de payer une amende pour dépassement de durée de stationnement, il ne respirait pas la sécurité. Vétuste, dégradé, avec un éclairage défaillant et une hauteur de plafond limitée, il ne fallait pas être claustrophobe pour s'y aventurer. Au niveau -2, il lui sembla entendre des frottements. Il n'aurait su dire si ceux-ci venaient d'un étage inférieur ou supérieur. Il s'arrêta. Mais encore une fois, seul le silence lui répondit. Étaient-ce les meurtres à répétition liés au narcotrafic qui sévissaient de plus en plus en France qui jouaient sur ses nerfs ? Quel idiot, se dit-il. Les dealers et leurs sbires ont d'autres choses à faire à cette heure que de traîner dans un parking et de suivre un simple quidam. Il se mit à rire de cette sottise angoisse qui l'envahissait. Vendredi prochain, il prendrait un scotch plutôt qu'un Tonic. Il reprit sa descente et arriva au niveau -4. Il poussa la porte donnant accès aux voitures. Pas un bruit. Il se sentit rassuré. Il s'était fait un film pour rien. Il s'avança vers son SUV noir garé dans un renforcement. Il s'approcha et appuya sur le bouton de la clé commandant l'ouverture centralisée des portes. Un bip se fit entendre en même temps que les lumières de la voiture clignotèrent. Il saisit la poignée de la porte, et, soudain, un froid intense l'envahit. Il se retourna et resta figé. Dans la semi-obscurité, des yeux noirs et brillants le fixaient durement. Sans qu'il ait le temps de réagir, une brûlure intense lui déchira la poitrine. Un faible cri sortit de sa bouche, ses genoux fléchirent, ses yeux se voilèrent, son corps glissa le long de la voiture et s'affaissa lentement sur le sol.

Zoya appuya sur le bouton de la machine à café. 6 h 17. Il faisait encore nuit noire. Dans un timide ronronnement accompagné de gargouillis, un mince filet brun et odorant commença à s'écouler. Elle n'était pas fatiguée, juste excitée. Excitée à l'idée de retourner au lit rejoindre Marc, de le caresser, de le réveiller, doucement, tout doucement. De faire monter en lui le désir, un désir qui l'envahissait déjà rien que d'y penser. Elle dormait peu et se réveillait trop souvent de bonne heure. Mais cela avait des avantages. Elle réalisa subitement que le café commençait à déborder de la tasse. Elle appuya vite fait sur le bouton d'arrêt. « Merde, encore déréglée ! Il faudra songer à changer cette foutue cafetière ! » Dehors, les premières voitures commençaient leur ballet. La plupart de leurs occupants avaient certainement dû se faire violence pour se lever aussi tôt. Elle aspira une larme de café brûlant du bout des lèvres. Marc aimait le goût du café lorsqu'elle l'embrassait. Seulement vêtue de sa petite culotte, elle eut un léger frisson. Elle passa un plaid sur ses épaules. Elle apprécia sa douceur sur sa peau nue. Sa pensée se précisait. Déjà, elle sentait une douce moiteur se répandre entre ses cuisses. Sa main s'y faufila subrepticement et la fit tressaillir. Le café était brûlant, il fallait patienter. Ce n'était pas le temps qui leur manquait. Elle venait d'être mutée à Paris et l'activité était calme. Quant à Marc, il s'était mis en disponibilité de l'Éducation nationale pour préparer son agrégation et traînait à la maison. Un crissement de pneus la fit sursauter. Merde, cela pouvait avoir réveillé Marc. C'était son boulot, pas celui de la rue. Elle se força à boire une bonne gorgée de café encore brûlant. Elle piétinait d'impatience. Elle éteignit la lumière de la cuisine et se dirigea à tâtons vers la chambre. Marc dormait encore, tant mieux. Elle finit son café, posa sa tasse sur le chevet, laissa glisser le

plaid à ses pieds et se faufila sous les draps encore chauds. Elle avait l'expérience de ces réveils voluptueux et connaissait Marc sur le bout des doigts, c'est le cas de le dire. Il aimait les réveils en douceur, préludes à des ébats torrides. Elle savait se faire douce, féline, vaporeuse. Elle s'approcha doucement de lui et se blottit contre son dos. Son corps chaud et musclé l'électrisa dans une surtension de désir. Elle resta un long moment à se frotter contre lui et profiter des sensations de plaisir qui l'envahissaient. Marc remua légèrement à son contact. Elle commença à le caresser pour le faire émerger, progressivement. Il poussa un grognement imperceptible, lui confirmant qu'elle était sur la bonne voie. Elle continua ses caresses en descendant lentement le long de son ventre. Il s'étira doucement avec un bâillement évocateur. C'était comme un signal, une invitation. Elle effleura son sexe qui avait déjà durci. Comme quoi toutes les parties du corps ne se réveillent pas à la même vitesse. Elle s'apprêtait à prendre les choses en main quand son portable se mit à sonner. Cela la coupa net dans son élan. Marc grogna plus fort. Elle resta un moment indécise et jeta un œil sur l'écran illuminé du téléphone qui vibrait sur le chevet.

— Merde, c'est mon chef ! dit-elle en se redressant brusquement.

— Putain, c'est pas vrai ! Quelle heure il est ? ronchonna Marc.

Mais Zoya ne répondit pas, elle avait déjà décroché.

Grande, svelte, des yeux vert flamboyant, des cheveux bruns, coupés court, Zoya Mayer avait l'allure d'une panthère. Elle venait de rejoindre l'équipe du capitaine de police judiciaire Paul Corval. Un univers contrasté. Un commissariat délabré, mais avec une ambiance détendue, où les chamailleries de ses collègues Marchery et Genevois agrémentaient un quotidien plutôt calme. Elle n'avait eu à traiter jusqu'à présent que des affaires secondaires, mais cette fois, c'était sérieux. Un corps venait d'être découvert dans un parking. Son chef lui avait donné l'adresse, l'équipe l'attendrait sur place. Il ne fallait pas traîner.

Elle sauta dans son jean, passa son vieux col roulé jaune, fit une toilette de chat et termina le travail en passant vite fait ses doigts dans ses cheveux. Marc ne s'était pas levé, il avait dû se rendormir.